

No man's land

Jean Grignon

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grignon, J. (2004). *No man's land*. *Brèves littéraires*, (67), 98–103.

JEAN GRIGNON

No man's land

Entre le rideau opaque de la forêt et la dentelle des aulnes du côté du lac, progresse, long et dense, un énorme cocon de poussière. Privée de toute humidité, battue par un véhicule, la route livre généreusement sa poudre grise. Au ponceau qui coupe une baie peu profonde, je reconnais le quatre-quatre de style militaire. Le toit alourdi d'une embarcation, il traîne une caravane. Ce chariot moderne ne cherche plus la voie de l'Ouest. Mais, à l'instar d'autres conquérants des Plaines, il se fraie un chemin vers le Nord. Bill Merchant débarque pour ses vacances *up North*. Selon son dire, il revient au pays. Boutade folklorique. Troisième génération de Québécois émigrés aux USA, il ne parle plus français. Le comprend-il seulement ? Depuis longtemps, Marchand s'est muté en Merchant pour marquer définitivement la brisure et imposer sa frontière. Seuls vestiges de la langue de ses ancêtres, quelques paroles abâtardies, perdues dans des airs anciens fredonnés à la fin d'un repas bien arrosé.

Ainsi, chaque année, depuis sa banlieue new-yorkaise, avec un équipement motorisé conçu pour répondre à toute éventualité, Bill vient sur son terrain du lac du Cerf, où déjà s'élève son chalet tout confort. Il vivra quinze jours *in the wilderness*, à dix minutes

du village. Il semble que l'autonomie ait ses exigences, surtout si elle se double d'un besoin maladif de sécurité.

Mary, son épouse cardiaque, l'accompagne. Gerry, l'adolescent, tient son rôle de fils dévoué. Leur voyage se fait en une seule étape. Douze heures de route qui avalent toute la nuit et une partie de la matinée. Ils n'arrêtent que pour faire le plein. Encore que deux jerrycans de gas-oil, bien visibles à l'arrière du quatre-quatre, permettent de sauter un ravitaillement.

Les Merchant arrivent. Aussitôt, ils entrent au chalet et ouvrent les fenêtres pour assurer une bonne aération. Puis ils se retirent dans la caravane vers une sieste climatisée, sieste limitée dans le temps. Juste pour récupérer en partie la nuit passée à courir au Nord. Suit une rapide reconnaissance des lieux : état extérieur du chalet, décompte des arbres à tailler ou à abattre, solidité du quai... Bill arpente son petit domaine, son enclave à l'étranger, et réaffirme son droit de propriété. Pour s'en convaincre et bien le signifier aux autres, toute la famille intègre le chalet, affiche discrètement sa présence comme si elle y vivait à l'année. Elle s'y cloître deux à trois jours.

Une fin d'après-midi, Bill m'invite à la pêche : activité que l'on mène ensemble au moins une fois au cours de son séjour. Un de ses rares échanges avec la communauté locale et avec moi comme représentant. L'heure est bien choisie, mais, en plein juillet, on sait le poisson paresseux. Comme en vacances. En fait, à cette période de l'année, le

poisson a de la nourriture en abondance. Il faudra donc aller taquiner la truite grise en profondeur, où elle se tient au frais, et courir à l'autre bout du lac pour sortir de leur léthargie les brochets qui paressent en eau plus chaude, à la limite des colonies de joncs et de nénuphars.

Le ciel couvert semble peu menaçant, bien qu'il puisse nous réserver quelques surprises. Bill a mis son embarcation à l'eau. Ses deux hors-bord jumelés crachotent. Bientôt, ils harmoniseront leurs voix de stentor et feront taire tous les bruits, tous les chants de la nature. Au fond de l'embarcation, un énorme coffre doit contenir tout ce qu'il y a de plus nouveau comme leurres. Bill apporte chaque année de nouveaux gadgets *american-made-in-Taiwan* infaillibles. Ma contribution se concrétise par une douzaine de vers de mon élevage et par quelques écrevisses tirés de mon vivier. Nous voilà partis pour la guerre aux poissons. Sous un déguisement de sportifs, nous souhaitons un combat silencieux, mené avec des tactiques de *marines*, et la mort du poisson.

La pêche à la traîne reste infructueuse. La truite grise ne mord pas. Autant, en bons tirailleurs, harceler le brochet ! La demi-heure requise pour rejoindre l'autre bout du lac suffit au ciel pour rouler des nuages sombres et fausser nos prévisions. Il faut réduire la vitesse du bateau. Nous regagnons la rive pour laisser passer ces coups de vent qui poussent une pluie devenue torrentielle sous le crépitement des éclairs et les roulements du tonnerre. Un accostage hasardeux, en catastrophe, et une course à vingt mètres du rivage. Sous un grand pin, nous patientons.

Le temps s'assombrit davantage. Le vent souffle en rafales. Un arbre craque et s'abat tout près. Bill se fait petit, il se colle à moi. Bill, de plusieurs années mon aîné, panique. Il n'a plus à la main tout ce qui le met en confiance. Il n'a plus cette frontière qu'il trimballe partout. Sans quatre-quatre, sans caravane, sans chalet, sans une parcelle de terrain bien à lui, il perd contenance. Son arrogance frémit. Sa voix s'éteint. Il n'a maintenant que l'abri précaire d'un arbre qui laisse déjà filtrer la pluie, et moi. Sous l'effet maléfique des derniers assauts du vent, le bateau mal amarré s'éloigne au large. Bill ne s'en est pas encore aperçu...

Une pluie fine prend la relève. Toute calme, toute douce. La nature se fait pacifique, mais elle nous a déjà piégés. Elle nous laisse sans crépuscule. Juste une grisaille tenace avant la venue de la nuit. Bill se ressaisit.

— It's time to go.

— Bill, on n'a plus de bateau.

Bill comprend, mais il ne veut pas y croire. Il reste sans réponse. Le délire gagne son regard. Ni route, ni sentier à ce bout du lac. À pied, en plein bois, il faudra compter au moins quatre heures pour le retour au chalet, et cela de jour. Dans notre simple déconfiture, il voit l'ampleur d'un désastre. La nuit s'installe. Il n'y a rien à tenter avant demain. Les esprits malins de la forêt ont tout le temps d'amorcer leur danse dans notre tête.

Un feu difficilement allumé est nourri de branchages humides cueillis à portée de main. Et la bruine qui ne

cesse. D'ordinaire plutôt bavard sur ses réalisations et sur celles de ses héros nationaux, Bill se tait et se place inconsciemment en mode de survie. Effondré, en position fœtale près du feu, il ne peut contrôler un tremblement qui a adopté le rythme des vagues. Le conquérant, le colosse a perdu tous ses moyens.

Bill reste étrangement silencieux. Sa suffisance, il la ravale. On dirait qu'il me craint. Comme si, de connivence avec la nature, je l'avais poussé dans ce piège, isolé de tout, sur un sol gorgé d'eau, près d'un feu juste bon à nous signaler à quelque animal vicieux.

— On n'a rien à craindre, Bill. Demain on trouvera une solution... Quelqu'un viendra nous chercher...

Bill s'inquiète de Mary, de Gerry. Mais, après quelques mots, il semble les oublier. Il me demande si j'ai une arme. Je ne lui dis rien de mon canif. Il voudrait une carabine, un revolver ou un simple couteau. Une massue, un épieu. Quelque chose, semble-t-il, pour assurer son autorité, sa sécurité. Un signe de conquérant gentil, de tueur pacifique. Une ambivalence malade l'habite. Là est son héritage, là est sa vérité. Là est aussi son imposture. Pour l'heure, il ne peut que rire jaune, trembler et pleurer.

Il y a eu erreur. Il lui faut identifier un coupable. C'est fatalement l'autre, ce ne peut être que moi... Que peut-il faire ?

Le vent revient, léger. Un vent ami qui ouvre une brèche dans le couvert nuageux. La lune est forte. Je crois qu'elle sourit. De la noirceur émanent maintenant des ombres. Elles me sont sympathiques.

J'ai la mienne qui me suit. Le lac est presque calme. Sur la grève, je repère des branches, j'arrache des morceaux d'écorce d'un bouleau. Suffisamment pour vaincre l'humidité du bois et partir un nouveau feu, plus efficace cette fois. Bill reste sous le pin.

Mes vêtements sont maintenant secs. Sur la grève, ce n'est pas le grand confort, mais je dors par moments. Je rêve. Le rêve américain. La réussite, la richesse. La force et la faiblesse de l'adolescence. Sa générosité et sa cruauté. En une nuit, je traverse l'Amérique : victoire sur les indigènes plus que sur soi-même. Victoire sur la plaine. Victoire sur le désert. Victoire sur les bisons. L'enivrement de l'espace...

Pour Bill, la frontière, ce n'est pas la porte qui s'ouvre pour accueillir. Non. La frontière, c'est cette large bande, ce no man's land qui crée la distance, qui permet d'observer l'autre à tout instant, qui permet de le garder en joue. Et cette frontière, il lui faut la transporter avec lui. Il lui faut la modeler selon ses besoins. Comme ces chariots de la conquête de l'Ouest, regroupés en cercle autour d'un feu de bivouac. Borne fragile aux lendemains incertains.

Le jour se lève. Bill semble dormir. Quelle illusion peut-il bien entretenir ?

Loin derrière le ricanement matinal d'un huard, j'entends poindre le grésillement aigu d'un petit hors-bord...